Document généré le 1 juin 2025 13:14

Moebius
écritures / littérature

mœbius

Aucune boisson partagée

Francis Paradis

Numéro 160, hiver 2019

Déposer ma langue sur un crochet, crier enfin : « Je suis rentrée à la maison ! »

URI : https://id.erudit.org/iderudit/90069ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Paradis, F. (2019). Aucune boisson partagée. *Moebius*, (160), 57–59.

Tous droits réservés © Moebius, 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

aucune boisson partagée

Francis Paradis

Je dis bonjour à ta mère avant de te rejoindre au sous-sol. Tu me pognes les fesses comme si de rien n'était. Après-midi à gamer, pew pew. Je suis une manette sans fil. Trop délicate. Vibrer à chaque move dangereux. Éviter les déclinaisons du mot *homosexuel,* mais te pogner les fesses sans rien dire de plus. Se revoir à l'école. Clin d'œil devant les urinoirs. Veux-tu partager une tente avec moi pour la sortie camping de fin d'année ? Ça dépendra de la pluie. Fais-moi un petit salut de loin, joue-moi un cover de guitare acoustique poche pendant que j'ai les larmes aux yeux.

* * *

Tu me parles de vieux VHS porno légués par ton frère. Je vois la neige sur la télévision illuminer ton corps avant le générique. Regarde les acteurs, l'assurance de leurs gestes. Imagine un scénario où l'action se déroule au pit de sable qui est aussi un stand improvisé de tir à la carabine. Tu es nu. Peut-être même bandé. Tu te tiens là debout au centre comme un enrochement qui en aurait vu d'autres, des vagues arrivées vite.

* * *

Tu es mon winner. Vois-tu tout ce qui serait à brûler ici ? À commencer par les chicots de bois qui laissent passer trop de rayons de soleil sur le chemin de la plage ; l'ombre est pauvre. Le sol à la grandeur est tapissé de canettes, de bouteilles, de gobelets en styromousse. Marcher à travers les restants du beach party. Tu m'interpelles : pense vite ! Je reçois la cochonnerie par la tête. Se garrocher l'un vers l'autre pendant qu'on se baigne. C'est un bouillon d'eau salée avalé croche. Aucune boisson partagée moitié-moitié, aucune facture de cantine. Seulement la vitesse des quatre-roues, la suspension minérale de la poussière, la dégradation quotidienne du bleu ciel et du vert pelouse, un pneu jauni que l'on observe de loin.

* * *

Nous écoutons le bruit des vagues sur YouTube. Nous visualisons nos corps comme des bulles qui s'échappent d'un danger imminent par la fenêtre ouverte. Le gameplay le plus lent du monde. Des vagues sur repeat, parfaites et uniformes jusqu'à la somnolence. Vivre sur Internet illimité et devenir des GIFs de bébés goélands qui battent des ailes pour la première fois. Nous envions la tempérance des vagues, elles accompagnent si bien le doigt qu'on se met dans le cul pour se détendre avant de s'endormir.

* * *

Je t'embrasse et tu appelles ton père pour qu'il vienne te chercher au parking du dépanneur. Je ne quête pas de lift. Je sais rentrer à pied. Mes parents sont ces silhouettes qui

s'allument toutes seules sur les pancartes publicitaires une fois la nuit tombée. Ils veillent sur les paniers d'épicerie, les chars de l'année, la garnotte mouillée. Ils se tiennent main dans la main et me font des thumbs up parce que je regarde de chaque côté avant de traverser la rue. Le confort de la ouate. Quand j'arrive à la maison, il n'y a personne et me revient en tête ce slogan inlassablement répété : l'important, c'est de participer. Aurai-je le courage de laisser traîner des dépliants de Gai Écoute sur le comptoir avant de repartir ?

* * *

Tu me traites de fif devant tout le monde. Trouver refuge dans les toilettes. Sur les portes, tous les pénis gravés au canif pointent vers mon visage. Je reste sur la défensive, flushe mes deux coupons pour des liqueurs gratuites. Cafétéria déguisée en discothèque. Spotlight découpant l'espace comme une arène. Au fond de la salle sont entassées des chaises avec des balles de tennis sous les pattes. Tu danses un slow avec une de mes amies. Je deviens la lettre balloune un peu dégonflée sur les affiches qui annoncent : p a r t y.

* * *

Il n'y a plus de branchages pour alimenter les braises. Je mets le feu à mon coming out dans un cahier Canada. Un élément naturel additionné à un autre élément naturel augmente le potentiel de finir en nature morte. Mes genoux sont couverts de compost. Deviens mon calorifère, ma raison de détruire pour produire de la chaleur. N'importe laquelle. À travers la boucane, l'horizon n'a plus de fond. L'horizon est un PowerPoint aux diapositives ratées.